

Toute la vie (conte)

Claire Martin

Volume 1, Number 1, January–February 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59607ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, C. (1959). Toute la vie (conte). *Liberté*, 1(1), 31–32.

Toute la vie

CLAIRE MARTIN

Cela prend quelques heures pour traverser l'Atlantique en avion. Cela en prend tellement moins pour devenir amoureux. J'ai vu de grandes amours s'édifier en dix minutes. Je sais qu'on peut être insouciant, sans projet, sans pressentiment, et délirer doucement trente secondes plus tard. Il suffit de deux mains qui se referment sur vos épaules et d'une bouche sur votre visage. De libre et paisible que vous étiez, vous voilà avec une grande passion sur les bras. Elle s'immisce entre le sommeil et vous, entre la faim et vous, entre la pensée et vous. Elle vous rend le reste du monde nébuleux, inexistant. En quelques heures, elle vous élargit les yeux, vous creuse les joues, vous enfièvre les mains. C'est la période du sortilège. Vivez-la bien. Si longtemps que dure votre amour et si loin qu'il aille, jamais vous ne retrouverez l'émoi, le doux étouffement, la joie poignante de ces débuts brûlants.

La moitié du voyage n'était pas faite que déjà il était là, le sortilège. Rien n'aurait pu l'exorciser. Il battait son implacable rappel dans leurs deux poitrines. Ils n'avaient pas essayé de se débattre. A quoi bon? Pour être plus durement vaincus à la fin? D'ailleurs c'est la victoire dont personne ne veut. Déjà, ils avaient échangé les mots qui enchaînent: éternité, fidélité, toujours, toute la vie. Ils étaient cernés, bloqués, enfermés. Car c'est cela aussi le sortilège. Les femmes n'y pensent jamais.

Mais c'est à quoi il pensait, lui, en la regardant dormir. Son visage, qu'avait quitté la volonté d'être belle, montrait toutes ses failles, sans méfiance. Et cela ne l'émouvait pas. Les paupières étaient déjà un peu fripées, les ailes du nez luisaient. Son maquillage, qui tenait si bien quand elle était éveillée, s'était mis à la trahir et à tourner dès le sommeil venu. Ses doigts, si fragiles,

si inoffensifs tantôt, froissaient sa robe d'un geste griffu. Avec un malaise extrême, il vit tout à coup tout l'avenir asservi par ces griffes-là. En choisissant cet amour, il allait renoncer à tout le reste: la liberté, la solitude, la disponibilité. Une femme, la même, jusqu'à la fin. Jusqu'après l'ennui, la satiété, le prévu quotidien. Et les liens s'accumuleraient, s'agglutineraient autour de lui: la femme, sa famille, les enfants, une maison. Travailler pour tout cela, quand on a envie de muser. Produire, tous les jours, sans arrêt, du bon et du mauvais, pour toutes ces bouches, toutes ces mains, toute cette avidité, ce gouffre. Ne pouvoir plus jamais s'arrêter. Ne pouvoir plus jamais, la conscience légère, rebrousser chemin, partir sur une route nouvelle, les yeux fixés sur une nuque inconnue. La vie venait de le coincer. Quelques mois de folie, puis, c'est normal, le cabanon sans matelassure, le mur dur et gris. Et pourtant, il sentait que pour garder cet amour il aurait donné sa vie. Mais c'était l'avenir qu'elle demandait. Le mur dur et gris.

Il la regardait dormir. Sur ses joues blanches il vit soudain une lueur danser. Il releva la tête. Une flamme énorme jaillissait des moteurs. L'hôtesse, très pâle, dit quelque chose qui se perdit dans les hurlements des femmes. Elle s'éveilla, comprit, et se jeta sur lui sans crier, elle. Les amants qui vont mourir ne crient pas. L'amour sait bien que la mort est son alliée. Au milieu du bruit infernal qui les entourait, elle entendit qu'il lui disait à l'oreille: "Toute la vie, tu vois, toute la vie." Elle fit oui de la tête. Et sans fermer les yeux, ils attendirent le choc, l'explosion qui allait mêler leurs deux corps étrangers, leurs os, leur sang, comme l'amour, jamais, n'aurait pu le faire.

Claire Martin